

MARIE~BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

ROMAN

TOME 6

LES ÉDITIONS JCL

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 6

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Abigaël, messagère des anges / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Description : Comprend des références bibliographiques

Identifiants : Canadiana 20169419355 | ISBN 9782898040184 (vol. 6)

Classification : LCC PQ2664.U693 A62 2017 | CDD 843/.914 – dc23

Abigaël, Messagère des Anges, tome 6

© Calmann-Lévy, 2018

© Les éditions JCL, 2019 (pour la présente édition)

Photo du moulin : Africa Studio, Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

MARIE-BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 6



LES ÉDITIONS JCL

*D'une vallée à l'autre, suivez avec moi le destin
de deux jeunes femmes exceptionnelles, Abigaël et Claire,
au sein de ma Charente natale*

Note de l'auteure

Chers lecteurs,

C'est avec bonheur que je continue d'écrire la suite d'*Abigaël* et que je renoue ainsi avec mes autres personnages, ceux échappés des pages de ma saga *Le Moulin du Loup*, à l'instar de Claire, pour nous faire partager le quotidien souvent mouvementé de deux familles réunies par le destin et aussi, avouons-le, par ma volonté de vous faire rêver encore.

Une petite confidence, sur la naissance d'un livre. C'est en me promenant, au Québec, en Vendée, ou ici, près de ma ville natale, que j'ai eu comme des visions furtives. Un personnage m'apparaît, qui rayonne de gentillesse, et à cet instant je sais qu'une histoire va naître.

C'est très étrange, je vous l'accorde, mais depuis mon enfance, j'ai vécu d'autres situations inexplicables, d'où mon intérêt pour le domaine du surnaturel. Et il m'arrive même d'apprendre qu'il s'est réellement passé des faits presque similaires, dans ces lieux où le hasard m'a emmenée.

Pour ma petite Messagère des anges, c'était près de la fontaine aux Arches. Une image lumineuse m'a traversé l'esprit, une jeune femme d'une rare beauté, en paix avec elle-même. Elle me regardait, me souriait, et je revois encore ses yeux très bleus, sa chevelure dorée. Un prénom a résonné en moi, en mon cœur, Abigaël. Et je lui ai ouvert les pages d'un nouvel ouvrage, pour

partager avec vous la passionnante aventure qu'elle m'a inspiré.

Mais revenons à ce sixième et dernier volume. Les affres de la guerre, terminée depuis trois ans au début de l'ouvrage, à l'aube de l'été 1948, ne sont pas faciles à oublier. Les vivants ne peuvent effacer de leur cœur, de leur âme, tous leurs chers disparus, ni les combats clandestins, les privations.

Le monde change, la fin du terrible conflit laisse de l'amertume, un goût de désastre. Les atrocités commises dans les camps de concentration, les dégâts épouvantables causés par les bombes atomiques sur le Japon, ont marqué les esprits. Abigaël et Claire n'échappent pas à la règle, effrayées et désespérées par ces millions de morts. Il faut cependant réapprendre à sourire, à savourer les fragiles bonheurs qu'offrent l'amour et l'amitié.

Désormais mariée à Adrien, son grand amour, mon héroïne se retrouve confrontée aux passions des uns et des autres, à ses propres doutes de jeune femme, qui découvre non sans crainte l'ampleur de ses dons paranormaux, tout en faisant l'apprentissage de la vie de couple et de mère.

Amis lecteurs, je vous en souhaite une belle lecture.

Marie-Germaine Dupuy

L'envol d'un Ange

Vallée des Eaux-Clares, dimanche 20 juin 1948

Une atmosphère de sourde terreur semblait imprégner les murs de la vieille maison nichée depuis deux siècles sous les falaises de la vallée. Avec ses volets fraîchement repeints en bleu clair, ses pots de géranium d'un rouge vif sur le rebord des fenêtres, l'humble demeure apportait une touche joyeuse au sein du paysage verdoyant, encore vernissé par les pluies de la veille. Pourtant l'angoisse régnait sous son toit de tuiles rousses, une angoisse oppressante, de plus en plus intolérable.

Une adolescente de quatorze ans, accoudée à la table de la cuisine, pleurait tant qu'elle distinguait à peine le décor familial où elle se trouvait. Très brune, les yeux verts, elle avait des traits fins et harmonieux.

— Il n'y a plus un bruit, là-haut ! s'écria-t-elle soudain. Je monte voir ce qui se passe !

Elle disait vrai. Un silence insolite avait succédé aux plaintes, aux cris rauques qui s'étaient élevés pendant les dernières heures.

— Reste ici, ça vaudra mieux, Cécile, conseilla un homme dont les traits trahissaient une profonde angoisse. La sage-femme connaît son métier, nous devons patienter. Et Abigaël a été ferme sur ce point, elle ne veut aucun de nous à son chevet.

— Mais grand-père, tante Marie n'en a pas tenu compte, elle.

— C'est différent, tu le sais. Il s'agit de sa « tantine », qui lui a servi de mère. Aie confiance, ma chère petite. Nous devons prier et prier encore.

Un cri de colère s'éleva du vestibule où s'était réfugié Adrien, en bas de l'escalier. Le futur père tournait en rond dans l'espace réduit, prêt à s'élancer vers l'étage. Comme sa sœur Cécile, il avait une chevelure brune, drue, un visage altier, au regard vert.

— Pitié, Pierre, n'invoquez pas Dieu devant moi ! jeta-t-il entre ses dents d'un ton farouche. Dieu se moque de nous, et d'elle, mon Abi, qui souffre le martyre. Nous sommes là, tous malades de frayeur, à guetter le cri d'un bébé. Les douleurs ont commencé hier, et il ne se passe rien, rien du tout ! Alors ne mêlons pas Dieu à ça !

Bien que très pieux, Pierre Lussac ne s'offusqua pas des propos d'Adrien, plein de compassion pour les tourments qu'il traversait. Il chercha à le reconforter, du haut de ses quatre-vingts ans.

— Je comprends ta révolte, mon garçon, mais la prière peut accomplir des miracles, répondit-il. La foi se suffit à elle seule, et nos supplices peuvent s'adresser à des puissances invisibles, celles notamment dont ma petite Abigaël nous entretient bien souvent.

Le vieil homme ferma un court instant ses doux yeux très bleus. Son épouse était morte en couches, le nouveau-né aussi. Pierre Lussac, sous son air paisible, était rongé par un effroi sacré à l'idée de revivre une pareille tragédie et de perdre sa petite-fille.

Un quatrième personnage crut opportun de donner son avis. Il s'agissait du professeur Jacques Hitier, assis sur le divan. Il agita la pipe qu'il gardait entre ses doigts sans avoir songé à la fumer.

— Un premier enfant met longtemps à venir au monde, déclara-t-il. Il faut cesser de s'inquiéter ainsi. Adrien, je

comprends que tu sois anxieux, mais Abigaël surmontera cette épreuve, j'en suis certain.

— Je voudrais l'être autant que vous, professeur, rétorqua celui-ci. Seulement le bébé a décidé de naître un mois avant le terme, et il se présente par le siège, vous avez entendu la sage-femme comme nous tous.

— Chut, écoutez, ordonna Cécile en frottant ses joues humides du dos de la main. Quelqu'un sort de la chambre !

Ils se figèrent tous les quatre, attentifs aux pas discrets qui descendaient les marches. Adrien virevolta et vit bientôt apparaître Marie Hitier. D'une pâleur affreuse, la tante de sa jeune épouse se cramponnait à la rampe d'une main tremblante.

— Comment va-t-elle ? articula-t-il avec peine, la bouche sèche.

— Ma pauvre chérie est à bout de forces, avoua-t-elle. Nous avons espéré un changement il y a une trentaine de minutes, mais non... Elle somnole, Mme Gaillard pense qu'elle en a besoin, après tous les efforts de la nuit. Seigneur, quand le malheur s'acharne ! Il faut être lucide, le diable rôde ! L'orage d'hier soir, d'une violence abominable, les lignes de téléphone et d'électricité coupées.

Après avoir proféré ces paroles, Marie se signa. Le professeur accourut, Pierre Lussac se leva de son fauteuil. Cécile se remit à sangloter.

— Qu'insinuez-vous encore ? demanda tout bas Adrien. Il y a très fréquemment des orages au mois de juin, surtout après les chaleurs étouffantes de la semaine.

Les prunelles d'un azur pâle de Marie se dilatèrent sous l'effet d'une intense émotion.

— Ma nièce n'est pas une personne ordinaire, ajouta-t-elle, nous le savons tous. Dieu lui a offert des dons uniques, et pour cette raison, les forces du mal veulent sa perte.

— Veux-tu te taire, gronda son époux. Ce sont des sornettes auxquelles tu ne dois pas adhérer, Marie. Tu n'as pas honte de proférer de telles bêtises ?

— Je dis ce que je pense, ce que je ressens, Jacques, répliqua-t-elle. Pourquoi ai-je songé à rendre visite à Abigaël, ce matin ? Est-ce un hasard si un voisin du Lion de Saint-Marc a proposé de nous conduire ici ? Non, Dieu veillait, je devais être là, près de ma petite.

Adrien fut traversé d'un long frisson glacé. Sans être de nature superstitieuse, il admettait en son for intérieur qu'une série de coïncidences les avait isolés à un moment crucial de leur vie de couple, la naissance de l'enfant qu'ils avaient attendu dans l'euphorie.

— Peut-être dites-vous vrai, Marie, débita-t-il en haleant. Abi était incommodée par l'air humide, hier matin. Quand l'orage a éclaté, elle était d'une nervosité anormale. Elle se tracassait pour son cheval, que j'avais mis au pré dans une pâture de Ponriant. En plus, Sauvageon s'est échappé de la grange, vers minuit, alors qu'il tonnait si fort.

Il se tut, frappé par un détail d'importance. Le loup avait hurlé à la mort, tandis qu'ils se tenaient tous deux sur le divan, à la lueur d'une bougie. Abigaël avait lancé un regard épouvanté en direction de la fenêtre, en murmurant : « Que Dieu me protège. » Comble de malchance, Bertille et Jakob s'étaient absentes. Ils avaient pris leur voiture, et la camionnette de l'imprimerie était en réparation au garage de Vœuil.

— Une chose est sûre, le sort s'est ligué contre nous, trancha-t-il. Mais cette fois, je vais auprès d'Abi et je ne la quitte plus. Je ne dois pas l'abandonner. Je l'ai laissée seule une partie de la nuit, déjà, pour aller chercher la sage-femme.

Il tressaillit au souvenir de sa folle équipée sous une pluie battante, et de leur retour, à Mme Léona Gaillard et lui, tous deux à bicyclette, sur des chemins détremvés.

— Mon garçon, Cécile et moi étions à ses côtés, elle n'était pas seule, rectifia Pierre Lussac, livide.

— Excusez-moi, Pierre, mais elle me réclamait sans cesse, vous me l'avez dit. Alors même si c'était nécessaire,

je l'ai laissée endurer un calvaire, sans lui tenir la main.
Je monte.

— Oui, allez-y, soupira Marie. Ne la réveillez pas, surtout. Cécile, ma pauvre petite, si tu nous faisais du café ? Ne pleure pas, tout n'est pas perdu. Mme Gaillard se montre rassurante.

Soulagée, Cécile releva son visage marbré de plaques rouges.

— Vraiment ? Même si Abi ne va pas à l'hôpital ?

— Ce serait dangereux de la transporter, renchérit Marie. Ou bien il aurait fallu le faire plus tôt, ce matin.

Elle se signa de nouveau. Le professeur l'attira contre son épaule où elle fondit en larmes.

Abigaël s'étonnait de survoler un océan sans fin, dont les vagues furieuses étaient couleur de plomb fondu, crénelées d'une écume noire. Un vent glacial fouettait son visage, lui coupant le souffle, un vent âpre au parfum singulier. L'eau sombre aux reflets métalliques s'étendait à perte de vue, trouée parfois d'un tourbillon rapide où elle avait envie de disparaître.

— Où est la terre, le rivage ? croyait-elle murmurer de ses lèvres gercées par le froid.

Des coups sourds résonnaient au fond de sa poitrine, lents, obsédants. Soudain les oiseaux surgirent de nulle part, blancs, l'œil avide, le bec crochu. Des mouettes, agitées, bruyantes, qui l'étourdissaient de leurs piailllements rauques.

— Mon Dieu, le bébé, elles vont faire du mal au bébé !

Une peur atroce submergea Abigaël. Elle bascula en avant, en quête de son enfant, mais il n'y avait que la surface houleuse de la mer, parsemée de creux profonds, de crêtes luisantes. Les oiseaux la poursuivaient, elle tombait maintenant, incapable de continuer à voler, aspirée par la tempête. Le monde terrestre avait disparu, englouti au sein des abysses, avec ses fleurs, ses grands arbres, son soleil.

— Tant pis, j'ai été heureuse, si heureuse, songea-t-elle.

Mme Léona Gaillard, de sa chaise, toisa Adrien d'un air suspicieux. Elle désapprouvait totalement la présence du mari au chevet d'une parturiente.

— Vous auriez pu frapper, monsieur, dit-elle sèchement. Votre jeune dame se rendait malade, tellement elle craignait que vous la voyiez pendant le travail.

— Le travail? répéta-t-il, hébété.

— Mais vous tombez de la lune, ma parole! Votre femme est en plein travail. Et elle a du cran, ça oui. J'ai beau lui dire de crier tout son content, si elle peut résister aux douleurs, elle se retient ou elle mord le drap.

Adrien observa Abigaël, en apparence inanimée, ses longs cheveux châtain doré poissés par la sueur, les paupières closes, le teint d'une blancheur de craie. Elle respirait si vite que sa poitrine soulevait le drap.

— Qu'est-ce qu'elle a exactement? J'exige de savoir! ordonna-t-il d'une voix dure.

— Je viens de lui faire inhaler de l'éther, elle aurait trop souffert sinon. J'ai expédié sa tante, pour être tranquille. Comme nous avons une présentation du bébé par le siège, j'ai dû pratiquer une incision du périnée. Bah, je suppose que c'est du latin pour vous, tout ce vocabulaire.

Violemment choqué, Adrien avisa un ustensile en fer émaillé, sur la table de nuit. Il aperçut une sorte de pince coupante aux lames ensanglantées.

— L'enfant ne veut pas se mettre dans la bonne position, reprit la sage-femme, pourtant il faut le sortir. Il se fatigue et la maman encore davantage.

— Et l'eau chaude, quand aurez-vous besoin d'eau chaude? s'informa Adrien du bout des lèvres. Il y en a dans la salle de bains, sur le palier.

— Cette eau-là ne conviendra pas. La tante de votre épouse s'en est chargée, il y en a une bonne quantité de prête, qui est bouillante. On la coupera avec de la froide. L'eau doit avoir bouilli, comprenez-vous?

— Oui, oui!

Il luttait contre un début de malaise, à cause de l'odeur encore perceptible de l'éther, mêlée d'un relent plus charnel de sanies, de transpiration.

— Hé, mon pauvre monsieur, vous feriez mieux de prendre l'air, le prévint la sage-femme d'un air soucieux. Je ne serai pas plus aidée si vous tournez de l'œil!

— Non, ça va.

Il contourna le grand lit double afin de pouvoir s'agenouiller à hauteur du visage d'Abigaël. Là, il arrangea avec douceur les mèches plaquées sur ses tempes, puis il embrassa son front moite.

— Courage, mon ange, mon trésor, chuchota-t-il. Courage, je suis là, ma petite fée.

— Adrien?

Abigaël entrouvrit les yeux, comme irrésistiblement attirée par la voix de son bien-aimé. Elle se tourna un peu vers lui, qui était à contre-jour.

— Adrien, si je m'en vais, prends soin de notre petit bébé, ne lui en veux pas. Jamais. Promets.

— Mais tu ne vas pas t'en aller, Abi, tu ne peux pas me laisser.

— Je t'en prie, promets.

— Abi, tu ne peux pas partir, tu ne vas pas me quitter, tu dois te battre, pour moi, pour notre bébé.

— Promets, aie pitié, souffla-t-elle.

— D'accord, c'est promis, déclara-t-il gravement.

— Merci, mon amour. Oh, oh...

Elle se raidit tout entière, cambrée. Léona Gaillard jeta un cri de satisfaction.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle. Le travail reprend, voilà une grosse contraction. Sortez, monsieur.

— Oui, descends, implora Abigaël, les yeux dilatés.

Affolé, Adrien bondit sur ses pieds. La sage-femme repoussa le drap au même instant. Il vit le ventre distendu, l'alaise souillée d'un sang écarlate. Pareil à un homme ivre, il tituba jusqu'à la porte de la chambre avant de dévaler l'escalier.

« Seigneur, protégez-la, pria-t-il de toute son âme. Mon Dieu... Pourquoi tant de sang ! »

Il déboulait dans le vestibule lorsqu'un hurlement de douleur résonna à l'étage. Il se persuada qu'un vagissement aigu de bébé ne tarderait pas à suivre cette clameur viscérale, mais le silence revint, terrible, affolant, intolérable.

Marie le saisit par le coude, car il s'apprêtait à se ruer dehors. Cécile, Pierre Lussac et le professeur Hitier se tenaient derrière elle.

— Rien de nouveau, Adrien ? interrogea ce dernier d'une voix tendue.

— Non, enfin si, peut-être, je ne sais pas comment dire... Mme Gaillard paraît moins effrayée que nous, mais voir Abi ainsi, si blanche, si fragile, c'est dur à supporter.

Il n'osa pas raconter ce qu'il avait vu, à cause de Cécile qui le fixait. D'un geste vif, il ouvrit en grand la porte donnant sur le chemin des falaises. Une fois au bord de la rivière toute proche, il leva la tête vers le ciel, encore bas et assombri par de gros nuages d'un gris bleuté. Il nota, hagard, qu'il faisait toujours une chaleur moite.

— Adrien ?

Marie se précipitait vers lui, la mine défaite. Il lui lança un regard désespéré.

— La situation empire, n'est-ce pas ? hasarda-t-elle. Dites-moi la vérité, j'ai compris que vous n'osiez pas parler devant votre sœur.

— Je ne veux pas perdre ma femme, dit-il en guise de réponse, un sanglot sec le suffoquant. Mais je dois m'y préparer, je ne suis pas dupe. Abi m'a fait promettre de veiller sur l'enfant, s'il lui arrivait malheur. Je ne pourrai pas vivre sans elle, Marie, non, jamais. Je n'en aurai pas la force.

— Pourtant Mme Gaillard vous a paru confiante ?

— Elle cherchait surtout à se débarrasser de moi. Marie, Abi saignait beaucoup, j'ignore si c'est normal.

— J'ai veillé des mourants, soigné des blessés, mais je n'ai jamais aidé de femmes en couches, même pas ma sœur, Pascaline. Quand je suis arrivée à son chevet, c'était trop tard. Mon Dieu, ça ne peut pas recommencer, non. Abigaël vivra, il le faut ! s'écria-t-elle en se signant. Je retourne près d'elle.

— Moi aussi.

Adrien la suivit. Cécile surgit de la maison à l'instant où ils allaient franchir le seuil.

— Je crois que le bébé est né, annonça-t-elle, illuminée par un grand sourire. Grand-père et moi nous avons entendu un petit cri.

— Que le Seigneur soit remercié, balbutia le vieil homme, debout en bas de l'escalier, secoué d'un tremblement nerveux.

— Oui, il me semble avoir entendu également quelque chose, confirma le professeur depuis la cuisine.

Survolté, Adrien grimpa les marches quatre à quatre, après avoir bousculé Marie dans sa hâte. Les larmes l'aveuglaient, il voulait espérer, croire à la fin du cauchemar dans lequel tous se débattaient depuis des heures. Son cœur battait à se rompre quand il se retrouva devant la porte de la chambre. La main sur la poignée, il surprit la voix de la sage-femme.

— Allez, allez, petiote, ne me fais pas ça, respire, ma petite, répétait-elle comme une prière.

Il entra, glacé par un sombre pressentiment. Léona Gaillard était penchée sur un minuscule corps à la peau violacée, qu'elle frictionnait avec vigueur. Abigaël gisait sur le lit, les jambes écartées, l'intérieur des cuisses maculé de sang, comme le drap, comme sa jolie chemise en linon brodée de dentelles. Son beau visage aux traits délicats évoquait un masque de cire.

— Abi chérie, murmura-t-il, paralysé par un sentiment de pure épouvante.

Déjà, Marie faisait irruption, confrontée au même tableau de désolation.

— Madame Gaillard, appela-t-elle. Comment va le bébé? Et ma nièce?

— Envoyez quelqu'un chercher le curé, rétorqua la sage-femme. Le temps presse. Je peux baptiser l'enfant, mais pour la jeune dame, ce n'est pas de mon ressort. J'ai fait ce que j'ai pu, je suis désolée.

Sur ces mots, sa voix un peu éraillée se brisa.

Route de Puymoyen à Ponriant, même jour, même heure

Chaque pas sur la route en pente rapprochait la femme du but de son voyage. Elle s'arrêtait parfois, afin de respirer l'air chaud du mois de juin, qui lui offrait tant de parfums oubliés. Vêtue d'une robe grise, dont le tissu léger s'ornait de fleurettes roses, une veste en lin noire sur ses épaules, elle serrait sur son cœur un petit sac en cuir, comme un bouclier dérisoire. Une longue natte d'un brun intense ornait son dos.

Plus elle descendait, plus chaque détail du paysage la frappait douloureusement, sous le ciel opaque où planait la menace d'un nouvel orage.

— J'ai eu tort de revenir, se dit-elle tout bas.

Son regard de velours noir s'attacha aux cimes des frênes, puis au pont sur la rivière, qui venait de lui apparaître, après un virage à la courbe familière. Claire Roy-Dumont foulait à nouveau le sol de sa vallée natale, mais sans aucune joie.

Elle gardait une allure svelte, une silhouette de jeune fille pleine de grâce. Certaines femmes s'épanouissaient après la soixantaine, Claire s'était affinée, rongée par le chagrin et dépourvue de son solide appétit de jadis.

Fidèle à sa seule coquetterie, elle teignait ses cheveux, toujours opulents, afin de dissimuler les rares mèches grises que son âge lui infligeait. Mais on s'étonnait souvent de la beauté préservée de son visage, sur lequel elle avait veillé toute sa vie, usant de baumes et de lotions

élaborés par ses soins. Ses traits semblaient sublimés, en dépit des épreuves qu'elle avait endurées.

— Père Maraud, je n'aurais pas dû vous écouter, articula-t-elle encore du bout des lèvres. Je suis bien sotte de me fier à mes rêves, et à vous !

L'émotion la submergeait, car le pèlerinage qu'elle venait de s'imposer balayait tous les efforts accomplis durant les années d'exil, pour supporter vaillamment le deuil de Jean, son mari.

«Je devais pourtant me rendre sur ta tombe un jour ou l'autre, mon amour, songea-t-elle. Mais quel chagrin de lire ton nom, de te savoir là, sous la terre, seul, sans moi.»

Claire s'immobilisa un instant pour effleurer sa gorge d'une main hésitante. Elle avait l'impression pénible d'étouffer. Afin de reprendre courage, elle ressassa en son for intérieur l'ordre établi de ses pérégrinations.

«Dans une semaine, je rentre en Angleterre. J'aurai rendu visite à tout le monde, je pourrai repartir la conscience tranquille. Bertille et Jakob, Abigaël et son mari, Louis et sa jeune épouse, peut-être aussi la famille Mousnier. Et mon Sauvageon.»

L'évocation du loup lui arracha un triste sourire. Elle se remit en chemin, bien déterminée à se protéger d'une amère nostalgie. Après son passage au cimetière de Puymoyen, suffisamment éprouvant, elle comptait éviter avec soin d'approcher le moulin, son « moulin », que les gens du pays avaient baptisé le Moulin du Loup, il y avait déjà quarante-six ans.

«J'ai trop de fantômes ici, pensa-t-elle. Il me semble les revoir.»

Elle avait contourné la place de la mairie en empruntant une ruelle qui rejoignait l'église. Il était presque 1 heure de l'après-midi, les gens déjeunaient et elle n'avait rencontré âme qui vive. Pressée de revoir Bertille, de se reposer un peu, Claire avait trouvé sans peine la maison où étaient censés loger sa cousine et Jakob Kern.

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 6

Juin 1948

La guerre continue de hanter les esprits. Chacun pleure ses disparus et tente de guérir ses blessures. Pourtant, sur la vallée des Eaux-Clares souffle un vent de renouveau : Abigaël vit désormais auprès de son grand amour Adrien et s'apprête à donner le jour à leur premier enfant. Mais l'accouchement est une épreuve, et la Messagère des Anges ne doit sa survie qu'au retour inopiné de Claire Roy, la maîtresse du Moulin du Loup.

Comblés par ces retrouvailles inattendues et cette naissance presque miraculeuse, la jeune femme et ses proches ne voient pas se profiler les terribles événements à venir. Dans cette nouvelle vie d'épouse et de mère, Abigaël découvrira aussi l'étendue de ses dons : la mèneront-ils au bonheur ?

Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.

